

Un roman d'aventures fragmentaire.

Une statue rigolote, il s'agit d'une femme qui repliant ses mains au niveau de son nombril, soutient son ventre procréant. Son regard, fixe, contemple un horizon que nous ne pouvons imaginer, peut-être rêve-t-elle ou alors, elle éprouve de la nostalgie. Elle semble posée là par hasard, cependant, le regard s'étant habitué, elle s'impose comme une évidence et son absence ferait un trou disgracieux dans le paysage à la manière d'un sourire partiellement édenté. Elle imprègne l'endroit, assez ordinaire, de son étrangeté, lui donne une sorte d'inspiration exotique. Elle porte les boucles d'oreilles typiques des femmes de la tribu Linkodala, découverte tardivement (1878) par l'explorateur Britannique James.W.Bradford, à l'ouest du fleuve Limpopo, dans cette dernière Afrique encore pure. Venu apporter les bienfaits de la civilisation, c'est-à-dire de l'exploitation des ressources naturelles par des moyens mécaniques et du christianisme, il a fini par adopter ses croyances et son mode de vie. Il avait trouvé là-bas, un peuple et une nature d'une singulière beauté.

La statue a été ramenée par une expédition plus tardive, alors que la mine de cuivre avait déjà ouvert et que les virus et bactéries apportés par les européens exterminaient les peuplades autochtones démunies face à de tels risques, elles qui avaient jusque là vécu dans un environnement peu toxique, malgré la pullulation d'araignées et de serpents venimeux qui épouvantaient les colonisateurs, mais, qu'elles même ne craignaient pas et dont elles se nourrissaient à l'occasion.

Les objets de leur culte furent disséminés, perdus pour la plupart, à travers le monde avant que les ethnologues parviennent à en déterminer la signification véritable.

Lors de la traversée du fleuve, un crocodile d'une taille considérable coupa une embarcation en deux d'un coup de mâchoire, arrachant au passage le bras du malheureux Lawrence.H.Willis, le géologue de l'expédition qui survécut à cette mutilation grâce à un solide garrot, des emplâtres de vase séchées aux vertus antiseptiques et une quantité phénoménale de sang de buffle qu'on le força à boire pour compenser la perte importante du sien.

Bradford avait composé une équipe réduite, sous dimensionnée pour un voyage aussi risqué, mais il pensait, à juste titre, qu'arriver en grand nombre pouvait susciter de la crainte chez les populations rencontrées et générer des comportements agressifs. Mieux fallait donner une impression de modestie.

L'impression que lui et ses hommes font sur les Linkodala est, pour le coup, tout à fait pitoyable. Les exigences combinées du climat et de la nature africaine ont réduit en lambeaux les vêtements qu'ils portent, eux-mêmes sont livides, épuisés, torturés par l'angoisse de perdre leur ami d'un instant à l'autre.

Les Linkodala découvrent cette humanité en loques et comprennent que ces ignorants ont dû piétiner quelques règles de la vie sauvage et que le malheureux qui gémit sur la civière de fortune sur laquelle on le transporte a payé pour tous les autres.

Aussi l'entourent-ils de soins aussi méticuleux que fantasmagoriques, ils préparent un onguent à base d'algues aux vertus antiseptiques qu'ils appliquent sur son moignon purulent tout en faisant brûler autour de lui des herbes qui génèrent une épaisse fumée. Ces fumigations transmutent sa fièvre délirante en un sommeil rêveur. Il rêve en effet, de son bras détaché de lui qui vit sa propre existence dans les profondeurs fangeuses du fleuve, ayant reconstitué un organisme complet qui lui ressemble, comme son double aquatique et avisé, au combien, de la dangerosité des crocodiles. Il rêve de la lointaine et brumeuse

Angleterre, il rêve de ses parents qu'il voit avec netteté tout en sachant qu'ils sont réduits à l'état, presque infâmant, de souvenirs. Il se jure alors de vivre pour retourner là-bas, pour les tenir serrés contre lui avec le bras qui lui reste et pour se repaître de leur réalité. Cette détermination ne comptera pas pour rien dans son rétablissement. Il rêve enfin, du monde des Linkodala, il ne le voit pas mais il l'écoute, le chant des grenouilles, celui des oiseaux, les appels des primates, le feulement du jaguar et il s'émerveille de la façon dont les animaux se répartissent les plages horaires et les fréquences afin que chacun puisse se faire entendre. Ce phénomène sera attesté par les bio-acousticiens du siècle futur. Il comprend que cette symphonie naturelle et le pendant sonore d'une harmonie générale, bâtie au fil des siècles. On ne peut l'abîmer sans offusquer quelques forces aussi mystérieuses que naturelles, tout comme on ne dérange pas le seigneur du fleuve en toute impunité. Couper les arbres, tuer les animaux, crever la terre pour en extraire le minerai aura des conséquences plus graves que la perte d'un bras.

Il dort durant trois jours, ne se réveillant que quelques minutes de temps en temps durant lesquelles on le nourrit de sang de buffle. A la fin de cette cure, tout le monde reconnaît que Lawrence.H.Willis est un homme nouveau, il est devenu linkodale, un "homme sage", les enfants de la tribu, rebutés par l'apparence et l'odeur des autres membres de l'expédition, jouent désormais avec lui et les femmes caressent son visage.

Ayant le plus souffert au cours de cette expédition, il est aussi celui qui en a tiré le meilleur profit.

Un tableau de Fabrizio Romero, peintre que sa majesté fit venir de Florence, représentant Lawrence sans son bras, en compagnie d'autres membres de l'expédition, tous en grand appareil après que la reine les eut reçus et décorés, est visible à la Tate gallery de Londres. Bradford quant à lui, ne retourna jamais en Angleterre.

L'auteur d'un roman d'aventures, de divertissements en sommes, au contraire d'un auteur sérieux, voire d'un philosophe, n'a pas besoin de croire en ce qu'il écrit, il peut se permettre des approximations historiques, des aberrations scientifiques, comme l'existence de fourmis mangeuses d'hommes et poser des questions métaphysiques dont la pertinence reste à déterminer du style

La machine a remplacé l'homme dans les champs, les robots ont remplacé l'homme dans les usines, l'intelligence artificielle remplace l'homme dans les bureaux, que va devenir l'homme à force de se rendre inutile pour lui-même?

James.W.Bradford ne rêvait pas, ou alors, il ne se souvenait pas de ses rêves, ce que les Linkodala considéraient comme une forme de déficience mentale. Il se souvint pourtant de celui où il se voyait arpenter les rues de Londres, nu comme un ver, avec sa lance et son visage grimé pour la chasse. Les gens se retournaient sur son passage et s'offusquaient, pire, il croisait des membres de sa famille ou certains de ses amis qui, outrés par son indécence, affirmaient, assez fort pour qu'il l'entende, qu'il était devenu fou.

Certes, un Bradford tout nu dans les rues de Londres était une incongruité, mais en se réveillant au fond de son hamac, il réalisa qu'un Bradford tout nu, dans un forêt vierge, parmi d'autres gens tout nus, constituait une anomalie du même calibre, compte tenu de son rang, de l'excellence de son éducation, du niveau tout à fait satisfaisant de son intelligence.

Que cherche un homme qui s'en va? Un supplément d'âme?

Une jeune fille s'approcha pour lui demander ce qu'il faisait encore dans son hamac, lui d'ordinaire si actif et prompt à accomplir les tâches les plus ingrates, toujours dans un souci

de modestie. Les Linkodala étant dépourvus de vanité, cette attitude n'influaient en rien sur le jugement positif qu'ils portaient sur lui.

Il lui répondit, dans une langue qu'il maîtrisait de mieux en mieux, que son esprit l'exhortait à ne rien faire, alors la jeune fille, en poussant le hamac avec mollesse, lui donna un balancement pour parfaire la paresse passagère de Bradford qui se découvrait un côté méditerranéen.

Un chasseur pouvait s'abîmer dans la contemplation des fourmis coupeuses de feuilles au beau milieu d'une traque et une femme passait des après midi entières à regarder l'écoulement du fleuve, il n'y avait pas de calendrier ni d'horaires chez les Linkodala, ils ne faisaient pas du temps une contrainte et vivaient dans une grande liberté, c'était pour ça, entre autre, que Bradford les aimaient tant.

Que cherche un homme qui s'en va? une plus grande solitude encore.

Bradford, comme Lawrence, voulu devenir un vrai Linkodala. On lui rétorqua qu'il lui fallait au préalable perdre une partie de lui-même. devait-il s'arracher un bras? On ne lui en demandait pas tant, on ne lui demandait rien à vrai dire. Il lui fallait par ses propres moyens, découvrir le sacrifice nécessaire à son accession à une plus grande humanité.

Quand ses compagnons décidèrent de rentrer en Angleterre, il préféra rester. Le départ de ses amis, le renoncement à sa patrie, ne lui causèrent pas cette grande peine qui aurait exigé un grand traitement.

Il apprit à chasser le singe, à reconnaître les bonnes plantes et même à danser, mais en suivant du regard les autres, sans toujours mesurer la signification de ses mouvements. Il restait un imitateur, presque un imposteur. Sa modestie naturelle se teintait d'indignité, il était souvent triste, pour ne pas dire atrabilaire.

Les Linkodala le couvraient d'attentions, soulignant par là son statut d'étranger qu'on est honoré d'accueillir et bientôt, il ne le supporta plus. Il comprit alors que la seule perte qui pouvait lui causer un vrai chagrin était celle des Linkodala eux-mêmes, que s'il voulait se montrer digne d'eux, il devait les quitter.

Allait-il retourner en Angleterre et revenir à son état primaire, ou s'aventurer plus loin dans la forêt?

Personne ne sait ni où, ni quand, ni comment est mort James.W.Bradford, c'est comme si la forêt l'avait absorbé.

Un matin, il a pris sa lance et il est parti alors que tout le monde dormait encore, sans un mot, une explication, un adieu.

Il compta mille pas et marqua un premier arrêt pour réaliser que plus jamais il n'entendrait les chants ou les incantations, qu'il ne verrait plus la belle peau cuivrée des jeunes femmes, ni leur sourire, que les hommes ne se moqueraient plus de lui avec bienveillance comme ils s'amusaient à le faire quand il comprenait de travers les indications des chasseurs ou qu'il confondait les champignons. Il ne participerait plus aux baignades joyeuses, il ne boirait plus cette délicieuse boisson que les femmes préparent avec des fruits macérés et dont elles taisent le procédé de fabrication aux hommes pour éviter qu'ils en abusent. Il ne participerait plus aux fêtes qui marquent les naissances ni aux grandes cérémonies qui célèbrent le deuil. Il serait absent désormais.

Il éprouva la terrible morsure du chagrin.

Les larmes se déversèrent sur ses joues comme un flot libérateur. Il pleurait enfin comme un homme.

Il ne les entendrait plus parler leur langue merveilleuse. Les Linkodala donnaient un nom spécifique aux feuilles de chaque arbre, de même il n'appelait pas le fleuve de la même façon suivant son humeur, ils avaient un nom pour le fleuve grossi par les pluies, un autre pour le fleuve du matin avec sa brume qui s'élevait comme autant de prières visibles, un autre encore pour le soir lorsque les grenouilles se mettaient à chanter, idem pour la montagne couverte de nuages ou resplendissante sous le soleil, idem pour le papillon posé sur une fleur et celui virevoltant dans les airs, chaque vocable s'agrémentant d'intonations spécifiques qui rendait leur langue mélodique.

Le soir, lorsqu'ils contaient les légendes aux enfants, qui eux-mêmes les raconteraient à leurs enfants, ils accompagnaient leur prosodie de danses et de psalmodies, formaient un chœur qui pouvait fasciner ceux qui, comme Bradford à son arrivée, ne comprenaient pas les paroles.

Sa première nuit de solitude, il parla donc tout seul dans sa langue d'adoption, non pour se rassurer, car il n'avait pas peur, mais pour préserver la réalité du temps passé auprès des Linkodala qu'une nostalgie toute fraîche transformait déjà en un rêve fabuleux.

La forêt devint son univers, il perdit de vue et le fleuve et les montagnes et tout autre élément qui aurait pu lui servir de repère. Il errait sans but, croyait-il, jusqu'à qu'il arrive dans un endroit stupéfiant, une sorte de clairière inondée d'un soleil aveuglant pour celui qui sort de la pénombre constante de la forêt. Elle contenait sept statues semblables à celle que nous connaissons aujourd'hui, de Linkodala, la déesse unique dont le ventre est à l'origine du monde. L'une d'elle était tombée, les autres regardaient toutes dans la même direction. Bradford se demanda s'il avait le droit d'être là, s'il ne commettait pas une profanation. Il considéra cependant, que cet endroit, situé sur aucune carte, serait le terme de son voyage, commencé des années plus tôt, dès son enfance en fait.

Bien né, dans une famille non aristocratique mais propriétaire d'un château, on lui avait de suite inculqué le goût de l'excellence et assommé aussi, d'exigences qui avaient plombé son enfance. Il se ménageait des plages de solitude, parfois dans les arbres, souvent dans sa chambre où il lisait des romans d'aventures. Ainsi commença son voyage, intérieur dans un premier temps. Plus tard, à l'âge adulte, alors qu'on lui confiait la prospérité de la famille, il se sentit surchargé de responsabilités, le point de non retour fut atteint avec son mariage, arrangé avec une belle jeune femme, contente de son sort mais pas éprise et qui prit bien vite des amants. Il faut dire que Bradford se montra peu pressé de consommer leur union, il se souvint avec ironie qu'il redoutait qu'elle le voit tout nu, lui qui ne portait plus de vêtements depuis des lustres. Il n'avait jamais touché une femme en dehors d'un bordel.

Alors son voyage intérieur se transforma en voyage physique, il s'improvisa explorateur, la famille possédait des mines, des usines, des bateaux, découvrir de nouvelles sources de matières premières, étendre l'empire, les prétextes ne manquaient pas, il fuyait en donnant l'impression d'accomplir sa mission, de persévérer. On le croyait digne d'un héritage dont il n'avait jamais voulu.

Que cherche un homme qui part? une plus grande liberté.

Bradford remarqua, vert dans le tapis de verdure, un serpent venimeux et comestible, il avait faim, il pointa sa lance vers l'animal et se ravisa. "Et si ce reptile était le gardien de ce lieu?" pensa-t-il, "s'il possédait un caractère sacré?" Il ne croyait guère à cette hypothèse mais les Linkodala avaient agrandi sa perception du réel et il décida de la prendre en compte. Il n'était pas venu jusqu'ici pour commettre un désastre, verser le sang, de toute façon.

Bradford ne pouvait pas devenir Linkodala, il l'était déjà, c'était sa nature.

Que cherche un homme qui s'en va? Peut-être une forme de paix.

Il épargna l'animal et endura plus longtemps la faim. Cette scène a été rapportée par deux Linkodala qui le suivaient à distance, veillaient sur lui sans se faire remarquer, à d'autres Linkodala qui l'ont eux-mêmes rapportée à d'autres Linkodala et ainsi de suite jusqu'à la dissolution complète de leur ethnie. Elle est parvenue jusqu'à nous, cependant, presque de façon miraculeuse, comme si Bradford, l'homme qui voulait disparaître, devait obtenir une petite postérité.

Les pisteurs ont pensé que la déesse avait appelé cet étranger depuis son pays inimaginable et que le reste ne les concernait plus. Il se débrouillait très bien tout seul, il n'avait pas besoin d'eux. Ils sont les dernières personnes à avoir vu Bradford vivant.

Voilà, cette statue arrachée à son lointain passé et à sa profonde nature, plantée entre deux routes, dans un pays occidental, comme une borne. Un jour, j'ai remarqué, de la même couleur minérale que sa matière, collé dans son dos, un papillon de nuit. Il se distinguait à peine. L'animal s'était posé là par pur instinct, pour échapper à la vue de ses prédateurs. Je me suis plu à penser qu'il sollicitait la protection de la déesse, histoire d'agrandir le réel. Je n'ai pas connu les Linkodala, ils me manquent quand même.

Postlude

Revenu amputé d'un bras et enrichi de la sagesse de l'homme qui a regardé la mort les yeux dans les yeux, Lawrence.H.Willis envisagea un temps de créer un mouvement politique, spirituel et philosophique inspiré de la nature et de la façon dont elle organise ses équilibres et prônant une inaction contemplative qu'il aurait appelé 'harmonisme". Appliquant ses principes avec peut-être trop de radicalité, il choisit de ne rien en faire.